

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie SIDLER

Le secret de Claire / Joannès

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 13-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le secret de Claire.

— Que faites-vous là, fillettes ? Voudrait-on me dire ce que signifient ces petits airs de mystère ?

— Mademoiselle, nons conspirons, Edith et moi.

— Rien que cela ! fit l'institutrice levant le doigt.

— Oh ! ne vous tourmentez pas, chère Mad, regardez dans nos yeux, ont-ils leurs airs des mauvais jours ? Clairette me confiait un très gros secret... tenez, comme un secret de confession...

— Qu'il est donc impossible de pénétrer, Clairette ?

— Impossible, impossible ! s'exclamèrent à la fois les deux sœurs en secouant vivement leurs jolies têtes, frappantes copies l'une de l'autre.

Et sous la fine auréole de boucles blondes, ces deux fronts de douze ans parurent, à l'œil exercé de la bonne demoiselle, tout à coup nimbés d'un sérieux inaccoutumé ; dans les prunelles azurées, un je ne sais quoi de pensif remplaçait la note rieuse de l'ordinaire.

M^{lle} Berthe eut un vague mais passager soupçon d'inquiétude : elle avait veillé sur ces deux cœurs d'enfant avec une prudence, une délicatesse infinies. Edith et Claire n'avaient plus de mère, et depuis ce moment-là, la vie de la sainte fille s'était incarnée en son précieux dépôt. Jusqu'à ce jour, pas un souffle impur, pas un grain de poussière sur ces deux frêles fleurs, écloses le même jour, grandies enlacées pour s'aimer comme on s'aime lorsqu'on est nés d'une même tige, sous le même rayon de soleil, dans le beau mois de mai.

Pour nos deux jumelles, venait de s'accomplir, la veille, l'action sainte de la Première Communion, cette lumineuse aurore qui ouvre aux jeunes âmes les horizons de la vie. A ce moment-là, dans ces lis, il y avait eu des parfums de quoi ravir les anges ; dans ces cœurs, des élans, du bonheur plus radieux qu'un matin de printemps, mais... sous les voiles aux plis de neige, hélas ! des larmes aussi, des larmes toutes silencieuses et brûlantes qu'on avait pleuré d'instinct sur le cœur du bon Jésus. Mère n'avait pas été là pour contempler ses mignonnes, pour bénir leurs têtes blondes et baiser leurs lèvres roses après le passage du bon Dieu, mais surtout, ah ! surtout ! pour amener le cher grand frère, bercé le tout premier aux cantiques maternels, lui qui priait encore si bien quand Edith et Claire, toutes petites, bégayaient le Notre Père et qui maintenant ne prie plus. Ah ! Jésus savait bien ce que disaient ces larmes, le nom qu'elles murmuraient...

Gustave revenait du Lycée tous les jeudis et les dimanches ; quand, ces matins, il déposait un baiser au front des petites soeurs, le jeune homme de vingt ans

se croyait leur père et se sentait tout fier. C'est qu'elles étaient délicieuses, les jumelles ! si caressantes à leur tour, si promptes à la douce réplique au grand taquin de frère ! Sur un point seulement on disputait sérieusement : malgré l'opposition et l'autorité de M^{lle} Berthe, Gustave revenait chaque fois à la même attaque, traitant d'enfantillages et de bibelots la petite chapelle de la chambre d'Edith. L'enfant, alors, les larmes aux yeux, dans un élan ravissant, baisait ses chères statues, leur demandait pardon, tandis que Clairette laissait échapper un « ah ! Gustave » indigné.

Pour le grand jour, invariablement fixé sur un samedi chez les Dames de la Présentation, le lycéen avait prétendu ne pouvoir obtenir de congé. Une demande de permission pour une cérémonie de couvent ! Allons donc ! Qu'en aurait dit le proviseur, et les camarades donc ?...

Après la confidence du grand secret, les deux sœurs, refoulant gentiment une fugitive lueur de ressentiment, firent au grand frère leurs caresses, leur accueil accoutumé. Bien plus, une seconde fois, pour lui, elles se firent toutes blanches et toutes jolies dans leur parure immaculée. M^{lle} Berthe avait consenti, puisque Gustave ne les avait pas vues la veille. Il ne rit pas, les trouva plus gracieuses encore et les embrassa plus tendrement.

Une involontaire réminiscence traversa sa pensée : huit ans auparavant, son brassard aux franges d'or et sa cravate blanche, il les avait aimés comme Edith et Claire chérissaient leurs voiles et leurs couronnes. Le soir de son grand jour à lui, Mère avait détaché elle-même ces reliques précieuses en lui disant : « Je te les garde, mon Gustave. Plus tard, nous y joindrons

les souvenirs de tes sœurs. Les chères petites seront heureuses comme toi, mon ange. » Oh ! la douce voix ! il l'entendait encore ! Était-ce vrai ? le bonheur de ses sœurs égalait-il le sien d'alors ? Cela lui semblait impossible : leur mère n'était plus là pour elles... lui seul en avait joui, et, la veille, il avait eu le cœur de leur manquer aussi !... Qui sait si les deux anges n'en avaient pas pleuré ! Ah ! si les voiles blancs osaient répondre !

— Gustave, hasarda timidement Clairette, Mademoiselle nous emmène à l'Ermitage ce soir, pour remercier la bonne Mère qui nous a donné son Jésus hier pour la première fois. Nous accompagnes-tu, ou vas-tu chez Maurice ?

— Non, petite sœur, je ne vais pas chez Maurice aujourd'hui. Mademoiselle, la bonne Mère reçoit-elle aussi les lycéens ?

L'institutrice n'eut pas le temps de répondre : suffoquées de plaisir, les jumelles embrassaient déjà leur frère dans une explosion qui disait « oui » éloquemment.

En chemin, la joie fut telle qu'on aurait voulu la raconter à toutes les fleurs des champs, dire à tous les oiseaux : chantez, puisque nous sommes trois. Mais, sur le seuil de la chapelle, la douce voix d'Edith put supplier seulement : « O Notre-Dame de l'Ermitage ! » et le reste de sa prière s'envola dans un regard d'amour à la vieille statue noire. Clairette, elle, dans un délicieux sourire, contemplait le cher ramené qui, oubliant ses vingt ans et la présence de Mademoiselle, pleurait, sa tête brune entre ses mains. Et, les petits anges du sanctuaire, tout heureux d'être à la fête, portaient en haut, bien haut, vers la Vierge

Mère, les sourires de l'innocence et les pleurs du repentir.

Quand ce fut l'heure du retour, il était presque nuit ; Mademoiselle Berthe, à la lisière des bois, n'y tint plus : elle attira dans ses bras le grand jeune homme qu'elle avait bercé « enfant » : « De la part de votre mère », dit-elle en le baisant au front. Oh ! qu'il en fut heureux ! Le soir, avant de rentrer au Lycée, il retourna tout seul dans la chambre d'Edith, mettre humblement son genou sur le prie-Dieu brodé : il voulait réparer.

Lorsqu'il se releva, un fin carton d'ivoire posé sur la cheminée auprès des petits trésors qui formaient la chapelle des deux enfants, attira son attention. Subitement pris de l'idée que ce pouvait bien être le journal d'Edith : « Que ce doit être joli ! » pensa-t-il, et il ouvrit. A la date du matin même, la petite main d'Edith avait tracé ces lignes :

« O Jésus, Clairette m'a dit un grand secret, et j'ai failli être jalouse. Depuis le premier jour du catéchisme, Vous avez reçu d'elle une petite souffrance *chaque jour*, offerte pour Gustave, et Clairette dit qu'on obtient tout de tous par ce moyen. O Jésus, voulez-vous ? Clairette vous aura ramené notre frère sur la terre, mais pour qu'il ne vous quitte plus et qu'il aille à Vous en Paradis, que ce soit mon tour de *souffrir* jusqu'à ce que je sois morte. »

Jésus accepta-t-il?... Il est possible, car les anges avaient dû tresser deux couronnes semblables pour les deux petites sœurs du mois de mai.

JOANNÈS.